

Spirale

Quand les grands esprits se rencontrent... / Bruno Blanchet, *Choses à ne pas faire*, Les Intouchables, 169 p. / Pierre Légaré, *Mots de tête*, Stanké, s.p. / Ghislain Taschereau, *Penser, c'est mourir un peu*, Les Intouchables, 113 p.

Lucie Joubert

Les médiatiques
Numéro 183, mars-avril 2002

URI : id.erudit.org/iderudit/17691ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joubert, L. (2002). Quand les grands esprits se rencontrent... / Bruno Blanchet, *Choses à ne pas faire*, Les Intouchables, 169 p. / Pierre Légaré, *Mots de tête*, Stanké, s.p. / Ghislain Taschereau, *Penser, c'est mourir un peu*, Les Intouchables, 113 p.. *Spirale*, (183), 22-23.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



QUAND LES GRANDS ESPRITS SE RENCONTRENT...

CHOSSES À NE PAS FAIRE de Bruno Blanchet

Les Intouchables, 169 p.

MOTS DE TÊTE de Pierre Légaré

Stanké, s.p.

PENSER, C'EST MOURIR UN PEU de Ghislain Taschereau

Les Intouchables, 113 p.

QUAND on est humoriste, apparemment, on bénéficie *ipso facto* de la complaisance des éditeurs (voir l'article sur l'humour tentaculaire, de ce même dossier) qui les considèrent comme une manne providentielle. S'il fallait d'autres preuves pour s'en convaincre, il suffit de feuilleter les trois récents recueils de « pensées » de Bruno Blanchet, Pierre Légaré et Ghislain Taschereau. Les titres, déjà, annoncent sous quel registre négatif s'élaboreront les cogitations : *Choses à ne pas faire*, *Mots de tête* et *Penser, c'est mourir un peu*. On renoue dès le départ avec le déni de l'activité intellectuelle, de bon ton chez la plupart de nos humoristes : manifestement, réfléchir fait mal et peut-être vaudrait-il mieux s'en abstenir.

Trois humours, trois registres

Les trois auteurs proviennent de registres humoristiques très variés : Blanchet s'est imposé surtout à l'émission *La fin du monde est à sept heures*, comme on sait, avec un humour qu'on a souvent qualifié de *surréaliste*, faute de mettre le doigt sur la spécificité de son genre très particulier. En fait, le truc de Blanchet était, dans l'émission qui l'a fait connaître du moins, de jouer en alternance sur deux pôles diamétralement opposés : tantôt l'incarnation d'un objet saugrenu (pensons à sa personnification du virus de la grippe), tantôt ses caricatures (la femme un peu idiote qui sourit mais ne dit rien devant la caméra). Dans le premier cas, le rôle est tout à fait inattendu et la distance entre l'objet du sketch et la réalité demeure grande (« où va-t-il chercher tout ça ? », se demande-t-on) ; dans le second, la distance entre l'objet moqué et le réel s'annule presque complètement (cette fille est plausible, même si l'on voit toujours Blanchet sous la perruque), faisant glisser la caricature vers la représentation minimaliste (« comment se fait-il qu'on rie même si la fille ne dit rien ? », se demande-t-on encore). En déstabilisant constamment son spectateur, en jouant sur le degré de

distance avec le réel, Blanchet a créé chez son public une attente (« que va-t-il encore nous sortir cette fois-ci ? ») et le maintient constamment en haleine ; dans un tel climat d'expectative, toute trouvaille provoque l'hilarité et même un Bruno Blanchet parfaitement immobile et *naturel* devant une caméra suffirait à faire rire le public. C'est dans cette optique que son livre se révélera très décevant pour les fans. L'image disparue, la magie n'opère plus.

Ghislain Taschereau, pour sa part, s'est recyclé récemment en écrivain prolifique après avoir campé des personnages de télévision dont on se souviendra longtemps. La vigueur de l'écriture dont il fait preuve dans ses romans tranchent sur l'incapacité à s'exprimer de Bob Binette, par exemple ; le gars sans vocabulaire fait place à un auteur déluré, compulsif. On peut aimer ou non ce qu'il écrit, son style n'en demeure pas moins intéressant, dans ses excès mêmes. Surtout, Taschereau a réussi à imposer une nouvelle figure, l'Inspecteur Specteur, qui elle, sauf erreur, n'existe que sur papier (en attendant bien sûr l'adaptation au cinéma, ce qui ne saurait tarder, avec Taschereau dans le rôle principal, évidemment). Son recueil de « pensées » cristallise l'essentiel de son humour écrit, comme en témoigne dès l'abord, la quatrième de couverture : ces pensées « ont un caractère tellement universel qu'elles annulent toutes les autres, celles de Pascal comme celles de votre jardin. [...] Et si jamais ce livre vous faisait soulever des questions, exercez-vous bien, certaines peuvent être assez lourdes ». Jeu sur la polysémie et l'absurde, surtout : voilà qui résume l'essentiel de la formule de Taschereau, dans ce petit livre.

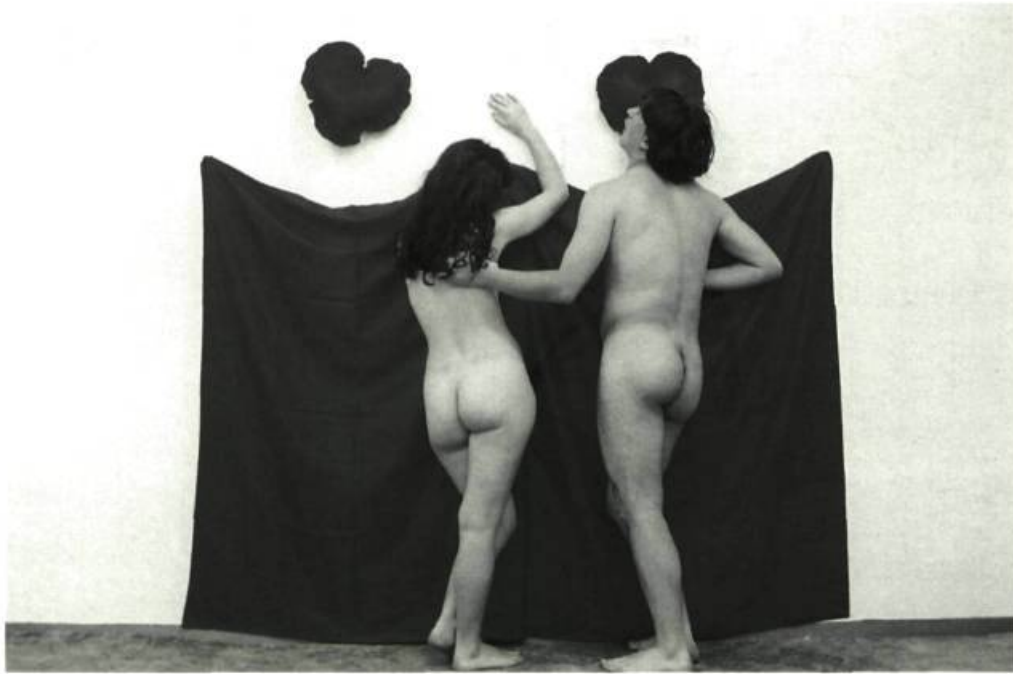
Le cas de Pierre Légaré est tout autre : c'est lui qui, depuis déjà quelques années, a remis l'aphorisme à la mode avec ses questions soulignant l'incongruité des menus faits de l'existence. Plus dépouillé, ce type d'humour avait le mérite alors d'être original, de trancher avec les autres numéros de *stand-up* ou les créations de personnages qui réapparaissent d'un spectacle à l'autre (l'Oncle Georges de Daniel Lemire, pour nommer un des plus colorés). Pierre Légaré s'est fait un nom parmi les humoristes en

assumant le sien, c'est-à-dire en jouant la carte de l'*identité*, en faisant coïncider très exactement l'homme de la rue et celui de la scène. Sa recette a inspiré d'autres humoristes : une des récentes prestations de Louis José Houde au *Festival Juste pour Rire* en est la preuve évidente.

La recette du succès

Elle a aussi déteint sur Taschereau et Blanchet car la lecture successive de ces trois courts ouvrages laisse une très étrange mais tenace impression de conformisme : rien, rien, ne les différencie. Une commune recherche effrénée de l'effet absurde nivelle dès le départ ce qui aurait pu apparaître comme des différences de style ou de perception. En outre, des récurrences trahissent une technique très semblable et laissent deviner, à même les courtes phrases, le secret d'écriture des auteurs que l'on pourrait résumer en trois étapes. D'abord, on isole un objet ou un type de personnage, de préférence un peu saugrenu, ou controversé ou alors connu de tout le monde ; ensuite on établit le champ lexical propre au sujet et on aligne des expressions en rapport avec ce champ que l'on court-circuitera dans un troisième temps pour créer l'effet comique ou absurde.

Exemple : le fakir, personnage exotique, pittoresque et très lourd de signes par les images qu'il évoque spontanément chez tout lecteur (merci Hergé). Champ lexical : clou, pic, objet tranchant, mortification, religion. Chez Taschereau, cela donne : « *J'ai fait l'amour sur le lit d'un fakir et ma poupée gonflable a éclaté.* » Même recueil, plus loin (on distribue les gags sur le même sujet pour garder la surprise et éviter que ne s'évente le truc) : « *Si tu fais l'amour à une [sic] fakir qui a la grippe, tu risques de rester cloué au lit.* » Bruno Blanchet, maintenant : « *Si vous sortez vos beaux verres de cristal pour recevoir des amis et que vous en échappez un qui se brise sur le plancher... ne paniquez pas. Profitez-en pour appeler un fakir.* » Autre exercice : le bègue. Champ lexical : parole, énonciation, répétition, syllabe, etc. Trouvailles de Pierre Légaré : « *Une*



Le sommeil des Gulliver de F. et B. Haxhillari, 1999

DR

image vaut mille mots. Si tu bégayes, c'est moins. » Aussi : « Un Américain bègue est mieux d'habiter le Maine que le Mississippi. » Une fois qu'on a compris l'astuce, écrire son propre recueil devient un jeu d'enfant. La preuve : réunissez une bande d'amis, énoncez des termes comme *cannibale*, *Hell's Angel*, *daltonien*, *Titanic*, faites un *brain storming*... et vérifiez vos réponses dans l'un des trois recueils.

Le hic, c'est que des techniques similaires conduisent évidemment aux mêmes résultats. Blanchet écrit : « Y faut pas répéter trop souvent les mêmes affaires. Y faut pas répéter trop souvent les mêmes affaires. Y faut pas répéter trop souvent les mêmes affaires. Y faut pas répéter trop souvent les mêmes affaires. Y faut pas répéter trop souvent

les mêmes affaires. » Ce à quoi répond Légaré : « Certaines impressions de "déjà vu" sont très faciles à expliquer. Certaines impressions de "déjà vu" sont très faciles à expliquer. » Ils ne croyaient sans doute jamais si bien dire ! Des éclairs, pourtant, traversent cet humour tristounet ; c'est encore Pierre Légaré, le pionnier, qui s'en tire le mieux : « Tous ceux qui ont déjà tourné un film vous le diront : ses deux côtés sont identiques. »

Un filon inépuisable ?

Il y a fort à parier que les humoristes vont continuer à exploiter ce filon. Dommage que la trivialité et la prévisibilité des sujets soient le dénominateur commun de ces dictons nouveau

genre, car il y aurait eu ici un grand défi à relever : moderniser l'aphorisme en le parodiant, en évacuant la prétention de sa morale traditionnelle sous-jacente pour la détourner vers un absurde riche... de non-sens. Pour l'heure, les humoristes cèdent volontiers à la facilité et misent sur une polysémie pratique qui épargne le travail sur le texte, si court soit-il dans cette forme précise. Il en résulte des sourires à bon compte mais aucune impression tenace. Jamais ne se dit-on, comme à la lecture d'un bon roman, « j'aurais aimé y avoir pensé », pour la simple et bonne raison que, le mécanisme de ces recueils étant enfantin, ces « pensées » sont à la portée de tous.

LUCIE JOUBERT